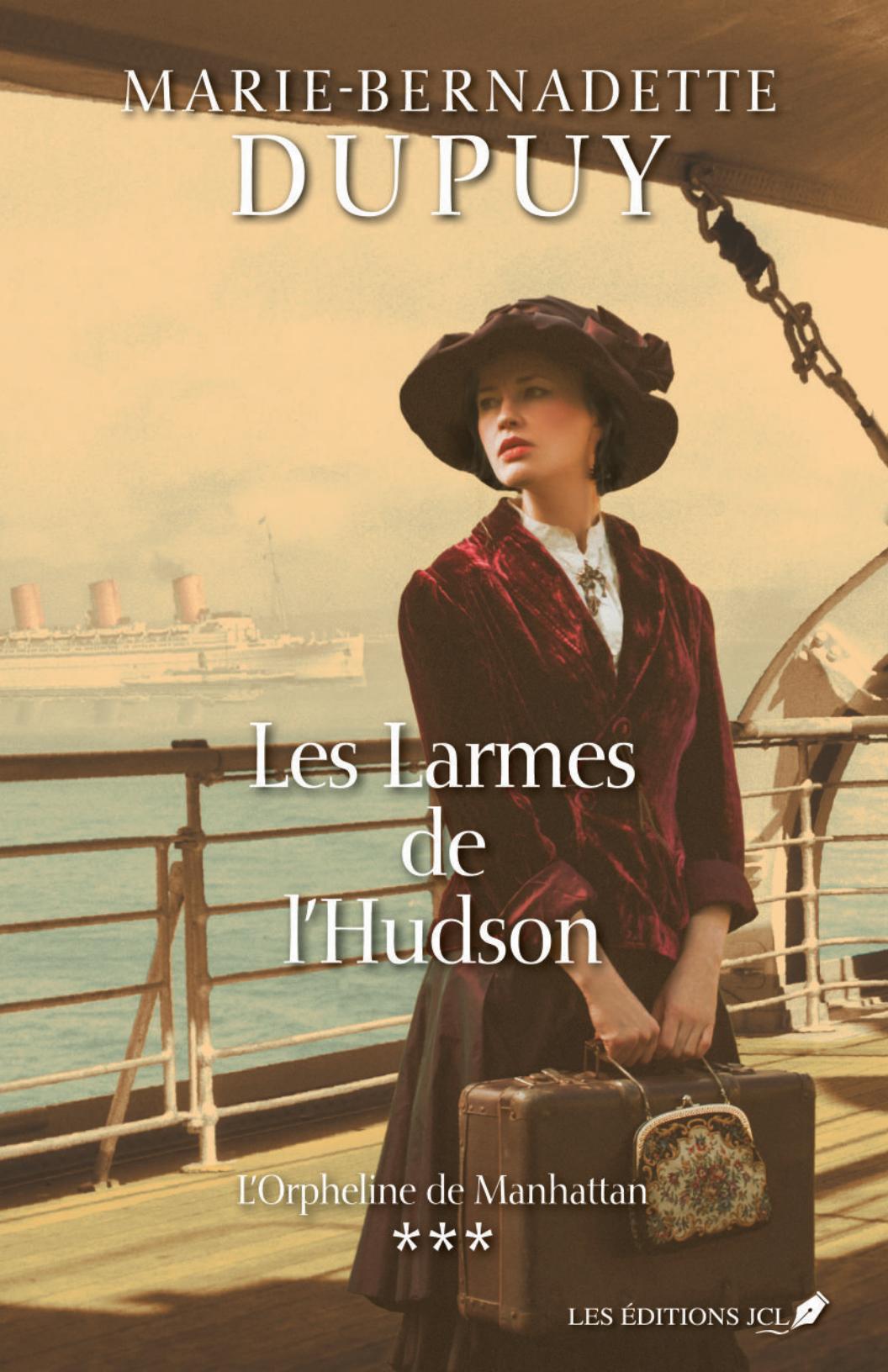


MARIE-BERNADETTE
DUPUY



Les Larmes
de
l'Hudson

L'Orpheline de Manhattan

LES ÉDITIONS JCL

Les Larmes
de
l'Hudson

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : L'orpheline de Manhattan / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952-, auteure

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- | Larmes de l'Hudson

Description : Sommaire partiel: tome 3. Les larmes de l'Hudson

Identifiants : Canadiana 20190020296 | ISBN 9782898040917 (vol. 3)

Classification : LCC PQ2664.U693 O77 2019 | CDD 843/.914—dc23

L'Orpheline de Manhattan

© Calmann-Lévy, 2019

© Les éditions JCL, 2020 (pour la présente édition)

Conception de la couverture : Laurence Verrier

Images de la couverture :

H. Armstrong Roberts/ClassicStock, Getty Images

Malgorzata Maj, Arcangel Images

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messageries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

Les Larmes
de
l'Hudson

L'Orpheline
de
Manhattan

LES ÉDITIONS JCL 

New York

Si loin de toi, tu me manques, New York. Toi, l'immense cité aux milliers et milliers de lumières, dès la nuit tombée. New York qui m'a fascinée, enchantée, grisée dès notre première rencontre. Un peu de mon âme est restée là-bas, dans tes avenues, tes rues, et chaque fois je te quitte avec l'envie de revenir très vite.

New York, où sont nés certains de mes rêves, dans les allées de Central Park, ce vaste et séduisant domaine d'eau et de verdure, que tu abrites au sein de ton univers de pierre, de brique et de fer. Des images inoubliables se sont inscrites dans ma mémoire éblouie, comme celles de la gigantesque statue de la Liberté éclairant le monde, de l'Empire State Building, du pont de Brooklyn, du Madison Square Garden. La liste serait longue, et je voudrais aussi évoquer les noms qui chantent dans mon cœur, Manhattan, Broadway, Harlem, Times Square. Mes plus beaux souvenirs de voyage, je te les dois.

New York, je t'aime.

1

Disparition

New York, Lower East Side, jeudi 3 août 1905

L'enfant, recroquevillé sur lui-même, claquait des dents malgré la chaleur étouffante qui régnait dans le cagibi où on l'avait enfermé. Il tremblait de tout son petit corps, en proie à une peur immense. Jamais il n'avait été livré à l'obscurité, à la solitude. De mauvaises odeurs l'écoéraient, tandis que des grattements, derrière une cloison, achevaient de le terrifier.

Il imaginait l'approche d'une bête monstrueuse, capable de le dévorer. Il aurait voulu crier, mais plus aucun son ne pouvait sortir de sa bouche. Il n'arrivait même pas à pleurer.

— Vas-tu arrêter de brailler et de geindre ! Si tu continues, je t'éclate la tête ! avait menacé l'homme avec une grimace hideuse.

Sa voix rauque, à l'accent étranger, résonnait encore en lui.

C'était la veille au soir. Depuis il était prisonnier du réduit, dans lequel il avait fini par s'endormir sur la terre battue, d'où s'élevait un relent d'urine, car il s'était mouillé pendant la nuit.

« Je suis puni, puni, puni, se répétait-il en silence. Maman, viens, oh, maman... »

Son univers familial lui semblait déjà lointain, comme noyé dans une brume de chagrin. Chacune des heures

qui s'étaient écoulées depuis sa fuite avait eu son poids d'anxiété, de pure panique, d'incompréhension et d'incrédulité. Et s'il osait gémir ou sangloter, l'homme lui éclaterait la tête, Antonin Johnson n'en doutait pas une seconde.

De grosses larmes coulèrent sur ses joues. D'une intelligence précoce, l'enfant comprenait soudain combien il était heureux, avant. Des images lumineuses le traversèrent : sa chambre peinte en jaune, les frises en haut des murs qui représentaient des animaux charmants. Il revit surtout les lapins aux yeux gentils, aux formes rondes. Puis il pensa à ses jouets, surtout le cheval à bascule doté d'une crinière en laine blanche.

Une plainte étouffée lui échappa, à cause d'un doux sourire surgissant dans l'ombre, sur un visage adoré au regard plus bleu que le ciel d'été.

« Maman, maman, viens me chercher », implora-t-il de toute sa jeune âme épouvantée.

Il redouta d'avoir réussi à articuler les mots et le souffle coupé, il tendit l'oreille. Non, personne n'approchait, mais il sursauta quand des pattes griffues effleurèrent ses mollets nus. Un bref couinement l'alerta. Il bondit sur ses pieds et gesticula, toujours sans pousser un cri. C'était sûrement un rat, parce que son *grandpa* lui avait expliqué que ces bestioles proliféraient dans les endroits sales, dans les maisons en ruine et dans les caves.

Antonin se remémora le long trajet qu'il avait fait sur la banquette arrière d'une automobile, tout confiant. On lui disait qu'il allait rentrer « à la maison », qu'il allait retrouver sa mère. Pourtant plus la voiture roulait, moins il reconnaissait les environs du Dakota Building. Des immeubles en brique rouge se dressaient, flanqués d'escaliers de secours en ferraille, du linge pendait aux fenêtres et il n'apercevait aucun arbre à l'horizon, qui aurait annoncé les frondaisons vertes de Central Park.

Ensuite, les deux hommes l'avaient emmené dans un lieu affreux, un sous-sol. Il s'était débattu, pris au piège,

affolé. On l'avait fait taire d'une gifle, la première qu'il recevait.

Antonin se rappela que c'était mardi soir, le soleil baissait, il avait faim et soif. Une femme s'était occupée de lui. Il avait pu manger de la soupe et boire de l'eau. La femme aussi l'effrayait, la bouche trop rouge, les paupières fardées de noir. Elle l'avait couché sur un matelas, dont le tissu sentait la poussière.

— Qu'est-ce que vous comptez faire de ce mignon petit gars ? avait-elle demandé aux hommes en riant. Il est de la haute, fringué comme ça, et bien propre !

— On en tirera un sacré paquet de dollars, j'ai un amateur de chair fraîche en vue, Courtney. Tu auras ta part si tu en prends soin. On revient plus tard.

Toutes ces paroles ne signifiaient rien de précis pour l'enfant. Mais son caractère énergique, l'habitude qu'il avait d'agir selon sa volonté l'avaient poussé à se rebeller. Il s'était relevé et il avait tenté d'ouvrir la porte de la cave, plusieurs fois il avait hurlé « maman » en pleurant de toutes ses forces. Au retour, un des hommes l'avait encore giflé et jeté au fond du cagibi. Il ne savait plus depuis combien de temps.

Antonin se répéta qu'il était puni. Ses jambes céderent sous lui et il dut s'asseoir de nouveau, le front appuyé contre les planches de sa prison. Il se sentait perdu, complètement perdu.

— Maman, chuchota-t-il. Viens, maman.

*Deux jours plus tôt, Dakota Building,
mardi 1^{er} août 1905*

Il était 11 heures du matin. Il régnait un calme agréable sur le toit du Dakota Building. Un couple de résidents disputait une partie de cricket sur le terrain dévolu à ce divertissement ; une élégante vieille dame lisait sur un des bancs du jardin. Le soleil, voilé par un cortège de

nuages d'un blanc crèmeux, n'allait pas tarder à réapparaître.

Un serveur du restaurant déplia un parasol en prévision, car les habitués de l'établissement viendraient bientôt déjeuner sur la terrasse, où il soufflait toujours un peu de vent frais.

Il vérifiait le pli des nappes quand il vit surgir devant lui une jeune femme en robe de chambre. Elle avait les joues en feu, un regard très bleu mais affolé. Sa longue chevelure brune était attachée sur la nuque, mais une mèche soyeuse masquait en partie son visage.

— Je vous en prie, avez-vous vu un petit garçon ? demanda-t-elle, essoufflée.

Sidéré, le serveur, qui venait d'être engagé, fit non de la tête. Il hésitait à la congédier lorsqu'un de ses collègues, plus âgé, accourut.

— Madame Johnson ! s'écria-t-il. Que se passe-t-il ?

Malgré son allure négligée, l'homme avait tout de suite identifié la ravissante Elisabeth Johnson, considérée comme la fille adoptive des Woolworth.

— Je cherche mon fils, Antonin, l'avez-vous aperçu ? Vous le connaissez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Dès le début de la belle saison, Edward invitait souvent son épouse, Elisabeth et Antonin à dîner ici, d'où la vue était splendide, surtout le soir.

— Il a disparu, précisa-t-elle. Je sais qu'il demande souvent à venir ici, dans le jardin. Notre gouvernante l'y accompagne de temps en temps.

— Un enfant n'aurait pas pu prendre seul l'ascenseur, rétorqua le serveur. Avez-vous interrogé le liftier ?

— Oui, il ne l'a pas vu, répondit Elisabeth, tout en observant le terrain de cricket, les arbustes en pot qui ornaient la terrasse du restaurant. Mais mon fils a pu emprunter l'escalier.

Elle avait l'impression de devenir folle. Edward lui avait dit de ne pas monter sur le toit de l'immeuble, pour les

mêmes raisons que venait de lui exposer l'employé du restaurant. Elle crut entendre sa voix grave :

— Mais enfin, Lisbeth, tu perdras du temps à grimper là-haut ! Antonin doit se cacher dans l'appartement.

— Non, *daddy*, nous avons fouillé chaque pièce, chaque placard, chaque armoire ! avait-elle protesté, saisie d'une peur viscérale.

Un vertige la fit tituber. Elle était d'une pâleur mortelle. On lui apporta un verre d'eau fraîche qu'elle but d'un trait.

— Nous allons vous aider, madame, affirma le serveur, mais je vous assure que nous aurions remarqué un petit garçon seul, surtout à cette heure-ci où il n'y a presque personne.

La vieille dame élégante s'était rapprochée, les joueurs de cricket également. Une jeune serveuse lançait des coups d'œil navrés vers la malheureuse mère dont les joues étaient brillantes de larmes. Aucun des témoins n'osait évoquer une chute de l'enfant par une fenêtre.

— Je sais ce à quoi vous pensez ! décréta soudain Élisabeth. Non, Antonin n'est pas tombé d'une fenêtre, notre gouvernante s'en est assurée immédiatement. C'est terrible, il a vraiment disparu, en quelques instants.

Un sanglot la fit taire. Pleins de bonne volonté, les témoins de sa détresse se mirent à explorer l'espace du toit réservé à l'agrément des résidents du Dakota Building. Élisabeth, la gorge nouée, dut se résigner, son petit garçon n'était pas là. Elle remercia à voix basse et prit la fuite.

Pendant son absence, Edward Woolworth avait organisé les recherches, secondé par son épouse Maybel et par Norma, leur gouvernante. Des voisins compatissants se mettaient eux aussi en quête de l'enfant disparu. Toutes les hypothèses étaient à envisager. Antonin avait pu se faufiler dans un appartement de n'importe quel étage, en passant par les escaliers qui suppléaient aux quatre

ascenseurs. L'immeuble était bien surveillé, certains ne fermaient pas leur porte à clef la journée.

— Il a pu trouver ça amusant, expliquait Maybel aux personnes qu'ils dérangeaient en cette fin de matinée.

Élisabeth, de retour chez les Woolworth, éprouvait dans chaque fibre de son corps un pressentiment effrayant. Le destin s'acharnait sur elle, le bonheur lui était interdit.

« J'ai retrouvé mon père, et mon fils m'est enlevé ! » songeait-elle.

Adossée au mur du vestibule, ses beaux yeux bleus fermés, elle évoqua un cauchemar qui l'avait bouleversée, trois jours auparavant. C'était encore un de ses mauvais rêves où elle voyait des images inquiétantes, fort brèves, mais très réalistes.

« Je courais dans les rues, je sanglotais, ivre de chagrin, et mon cœur me faisait mal, tellement mal. »

Norma entra à son tour dans le luxueux appartement. Elle avait le teint cramoisi et le souffle court.

— Lisbeth, haleta-t-elle, j'ai pu visiter deux logements, dont celui de Scarlett Turner, qu'un danseur étoile de la troupe du Metropolitan Opera a loué. Je suis désolée, il n'y a pas trace d'Antonin. Je suis même descendue interroger le portier, il m'a affirmé que votre fils n'est pas sorti par le porche.

— Seigneur, comment ai-je pu oublier Scarlett Turner ? gémit Élisabeth. Et si elle se vengeait de moi, en me prenant ce que j'ai de plus cher au monde, mon enfant adoré ?

— Je vous en prie, Lisbeth, ne vous mettez pas des idées pareilles en tête, protesta gentiment Norma.

Elles avaient noué de solides relations d'amitié, au bout de cinq ans, et bien souvent, si elles étaient seules, leurs conversations avaient un ton familier, intime.

— Vos parents continuent à chercher, reprit la gouvernante. Mais l'immeuble est tellement vaste, il y a tant de cachettes possibles. Un de mes frères faisait enrager

ma mère, il se terrait dans un endroit inimaginable et ne répondait pas quand on l'appelait.

— Mais ça ne ressemble pas à Antonin de se cacher ainsi, du moins il ne l'avait encore jamais fait. Il a pu descendre dans les cuisines, ou à la blanchisserie. J'y vais, Norma.

— Je vous accompagne, Lisbeth. Nous serons plus efficaces à deux. Il faudrait avertir votre père, il pourrait avoir besoin d'aide et il ne comprendra pas pourquoi il est seul.

Guillaume Duquesne avait passé une semaine à l'hôpital français, avant d'être transporté chez les Woolworth. On lui avait attribué une des chambres d'amis, dont les fenêtres ouvraient sur Central Park. Une infirmière venait s'occuper du malade tous les après-midi.

Élisabeth, soulagée de pouvoir veiller sur lui, se dévouait corps et âme à son rétablissement.

— Si je dis à papa qu'Antonin a disparu, il va s'inquiéter. Ses nerfs sont encore très fragiles, le docteur a été formel, il a besoin de calme. La moindre émotion peut le perturber gravement. Ne perdons pas de temps, papa doit dormir, il dort toujours après avoir bu du lait et pris ses gouttes.

Norma approuva d'un signe de tête. Elle vérifia la propreté de son tablier blanc et l'ajustement de l'étroite coiffe en lin qu'elle portait sur ses cheveux blonds.

— Alors allons-y, Lisbeth.

Guillaume Duquesne cligna des paupières. Il avait somnolé, ce qui lui arrivait à plusieurs reprises dans une même journée. Quand il se réveillait, ses idées demeuraient confuses pendant quelques minutes. D'abord il se demandait où il se trouvait, car l'ordre et le confort de sa chambre lui semblaient irréels.

Tout l'avait désemparé, dès qu'Élisabeth l'avait installé là. Le lit au matelas souple, la literie douillette, le parfum de lavande des draps doux comme de la soie.

Cependant, il ne se lassait pas de contempler sa fille, en qui il voyait l'image de la ravissante enfant de jadis.

— Tu n'as pas changé, déclara-t-il un matin.

— J'ai quand même grandi, papa !

— Oui, bien sûr... tant d'années gâchées.

Après avoir fait cet amer constat, Guillaume avait poussé une plainte, puis il s'était mis à pleurer, en proie à un intolérable chagrin.

— Je me sentais mieux sans mémoire, disait-il entre ses sanglots. Mon Dieu, je voudrais ne plus me souvenir. Lisbeth, ta maman, ta chère maman, ma Cathy. Morte, hein, sur le bateau.

Les mots prononcés par saccades exprimaient la douleur qui le ravageait. Pleine de compassion, Élisabeth avait essayé de le calmer, mais une crise nerveuse s'était ensuivie, très éprouvante pour la jeune femme. Un peu plus tard, l'infirmière, mise au courant, s'était hasardée à une explication :

— Votre père mettra longtemps à retrouver son équilibre mental, madame Johnson. Sa mémoire lui a été rendue, mais de toute évidence, les événements d'il y a vingt ans sont comme tout récents pour lui.

— Et il est incapable de me dire comment il a vécu durant ces dernières années, hélas !

— Parlez-lui doucement quand il vous paraît vraiment lucide et reposé, il doit établir un lien entre le passé et le présent. Vous pouvez me faire confiance, madame, j'ai travaillé plusieurs mois dans un asile.

— Papa n'est pas fou ! avait protesté Élisabeth, sans parvenir à cacher son angoisse.

— Je n'ai pas dit ça.

En dépit de cette assertion, Guillaume semblait parfois très incohérent. Il se réveillait en criant, en se débattant contre un ennemi invisible, puis, lorsqu'il reprenait conscience, il cédait à un profond abattement. La seule solution consistait à lui donner des sédatifs.

Ce matin-là, il fut étonné par le silence de l'appartement. D'ordinaire, des voix se faisaient entendre, des voix de femmes, le babil d'un enfant aussi, et le timbre plus grave d'un homme. Il perçut de façon nette qu'il était seul. Ses mains décharnées montèrent, comme mues par leur volonté propre, jusqu'à son visage qu'elles étudièrent à tâtons. Ses doigts effleurèrent le front et le crâne hérissé d'une courte toison grise.

— J'avais un bandage, hier soir, se dit-il tout bas. Qui me l'a ôté ?

L'ancien compagnon charpentier avait déjà oublié le geste qu'il avait eu deux heures auparavant, d'arracher le pansement.

Élisabeth et Norma, dans leur quête effrayée, découvraient les coulisses du somptueux immeuble qu'était le Dakota Building. Tout avait été pensé avant même sa construction pour le confort des résidents. Des cuisines fonctionnaient, qui proposaient des repas de qualité, ainsi qu'une blanchisserie où s'affairaient des dizaines d'employés.

La rumeur se répandit rapidement. On devait chercher un enfant de cinq ans, les cheveux noirs, vêtu d'un pantalon gris et d'une marinière bleu foncé. Le moindre recoin fut exploré, des caisses déplacées, des placards ouverts, sans aucun résultat.

— Je vous remercie de vous donner tant de mal, répétait Élisabeth d'une voix faible.

Mais au regret général, Antonin demeurait introuvable. Norma et elle échouèrent dans la grande cour, de plus en plus anxieuses. Edward Woolworth, quant à lui, venait de fouiller son automobile, garée dans le local qui servait jadis d'écurie à son cheval et où il remisait sa calèche.

— J'espérais à chaque seconde voir surgir le minois de notre Antonin, dit-il d'un ton amer. Il m'aurait dit qu'il nous avait joué un bon tour. Il a tant d'imagination.

— *Daddy*, il faut continuer à le chercher, il se cache quelque part, tu as raison.

Les nerfs à vif, Woolworth perdit patience :

— Lisbeth, comment ton fils a-t-il échappé à notre surveillance, à la tienne surtout ? Je t'ai déjà mise en garde, Antonin devient turbulent, très insolent pour son âge. Que faisais-tu ? Tu m'as avoué t'être enfermée dans ta chambre.

— Oui, j'écrivais à Justin. Je lui avais promis dans ma dernière lettre de donner régulièrement des nouvelles de papa.

Le mot « papa », qu'elle prononçait à la française, agaçait cet homme qui lui avait servi de père. Il se sentait dépossédé, un peu trahi par l'ironie du destin.

— Il n'y avait pas urgence, trancha-t-il. Tu estimes normal que Maybel et Norma se chargent de ton enfant. Laisse-moi te dire que tu lui accordes peu de temps, entre ta correspondance et les heures que tu consacres à ton malade.

— Tu es injuste, *daddy*, lui reprocha-t-elle, au bord des larmes. Où est *mummy* ?

— Là-bas, sous le porche, rétorqua-t-il d'un ton exaspéré. Elle a eu l'idée d'interroger à nouveau le portier.

— Je lui ai parlé, monsieur, intervint Norma. Il n'a pas vu sortir de petit garçon. Cela dit, il ne connaît pas Antonin, il est engagé depuis peu.

— Peut-être distrait, aussi ! tonna Edward. Certains portiers traînent devant l'entrée, à regarder les jolies femmes passer.

— *Daddy*, tu insinues qu'Antonin aurait pu partir dans la rue, lui dit Élisabeth, livide. Il faut appeler la police, nous avons trop attendu.

— C'est exactement ce que je comptais faire, admit-il en hochant la tête.

Maybel courait vers eux, en robe d'été, ses cheveux défaits au vent. Elle avait un masque de tragédie.

— Mon Dieu, je pense qu'Antonin est sorti ! cria-t-elle.

— Pourquoi ? demanda son mari. Explique-nous, vite.

Il étreignit la main de son épouse. Maybel Woolworth, les joues roses d'émotion, reprit son souffle. C'était une jolie femme de presque cinquante ans, au corps potelé mais gracieux.

— En fait, le portier se rappelle avoir salué la nurse des Griffith, qui emmenait des enfants au parc, comme chaque matin. Ces gens ont trois fils, de quatre à huit ans... Il a cru se rappeler qu'il y avait un autre garçon.

Élisabeth ferma les yeux, en partie soulagée. Son fils devait être à Central Park. La colère la submergea alors, en tempête.

— Si Antonin les a suivis, dit-elle, la nurse aurait dû nous le ramener immédiatement. Est-elle stupide ?

— Notre chéri a pu lui raconter qu'il avait le droit d'y aller seul, ou que nous ne tarderions pas à le rejoindre, supposa Maybel.

— *Mummy*, il n'a que cinq ans, quelle mère lui donnerait ce genre de permission ? Il n'y a pas un moment à perdre. Norma, pars tout de suite à Central Park, je dois m'habiller, je ne serai pas longue. *Daddy*, tu devrais prendre la voiture et suivre la voie carrossable.

— D'accord, Lisbeth, répondit-il gravement. Maybel, monte avec notre fille, tu n'es pas habillée, toi non plus.

— Oui, bien sûr.

De retour dans le luxueux appartement, Élisabeth fut saisie d'une intuition. Elle entra dans la chambre d'amis où était installé son père.

« C'est la seule pièce où nous n'avons pas cherché, s'effara-t-elle. Antonin avait l'interdiction formelle d'y entrer, mais je me méfiais, je fermais à clef par prudence. »

Elle s'en voulut d'avoir agi ainsi, sur les conseils de Maybel. Selon sa mère, l'aspect de Guillaume pouvait impressionner un petit enfant. De plus, il y avait ces crises d'agitation frénétique qui survenaient brusquement. La jeune femme avait préféré attendre encore quelques

jours pour les présentations, même si elle avait confié à son père être la maman d'un adorable Antonin, né de sa brève union avec Richard Johnson.

— Papa, je viens voir si tu n'as besoin de rien, dit-elle d'une voix douce, car Guillaume avait les yeux ouverts.

Avant d'approcher du grand lit haut sur pied, elle examina les angles de la pièce, écarta les doubles rideaux de la fenêtre et jeta un coup d'œil sous le meuble, même sous le lit.

— As-tu perdu quelque chose ? demanda-t-il.

— Oh, un mouchoir, quand je suis venue te dire bonjour. C'est sans importance. Je dois m'absenter mais l'infirmière viendra plus tôt, je vais lui téléphoner. Je suis désolée, papa.

Guillaume approuva d'un battement de paupières. Il lui adressa un sourire contraint.

— Je te cause du souci, ma princesse, soupira-t-il. Dis-moi, Jean m'abandonne depuis que je suis ici.

— Non, il viendra demain, sûrement.

— Entendu, je serai content de le voir.

— Il faut te reposer, mon petit papa.

— Je ne fais que ça, et puis je sommeille. Je voudrais ne pas dormir, car j'ai des cauchemars.

— J'en suis navrée, j'en parlerai au médecin.

Élisabeth n'osait pas montrer trop de précipitation, pourtant elle avait hâte de s'habiller. Son cœur cognait si fort qu'elle en ressentait les battements dans tout son corps.

« Je voudrais être à Central Park, chercher moi aussi Antonin et surtout le serrer dans mes bras, le couvrir de baisers, songeait-elle. Mon bébé, mon trésor. »

— Ne te retarde pas, Lisbeth, marmonna Guillaume.

Château de Guerville, même jour

Justin galopait en larges cercles sur la belle jument blanche qu'il avait offerte à Roger, son palefrenier. Il

exerçait les chevaux sous le couvert du manège qu'il avait fait construire. Une pluie d'été, soudaine et tiède, tambourinait sur les tuiles de la toiture.

— Cybèle est une merveille, cria-t-il au jeune homme, debout au milieu de la piste tapissée de sciure et de sable. Mon ami, à toi de la monter.

Roger paraissait hésiter. Il veillait sur Cybèle avec affection et grand soin, mais il n'arrivait pas à croire qu'elle était bien à lui.

— Je ne suis pas aussi bon cavalier que vous, m'sieur Justin, dit-il. Si je lui donnais de mauvaises habitudes, hein ?

— Aie confiance, répliqua le châtelain en descendant de sa monture. Tu peux te contenter de la faire marcher au pas, elle a suffisamment travaillé. J'attends une visite.

— Bien, m'sieur, je ferai comme vous dites.

Amusé par l'expression éblouie de Roger, Justin s'éloigna en direction des écuries. Une fois à l'abri dans l'allée centrale, il sortit une enveloppe de la poche de son pantalon d'équitation. La lettre qu'il attendait impatiemment était arrivée trois jours auparavant, le plongeant dans une joie sincère tout en le bouleversant.

Il la déplia et la relut, afin d'être en compagnie d'Élisabeth. De nature sensible, enclin au romantisme, il évoqua son beau visage penché sur les feuilles, en train de lui écrire.

— Un océan nous sépare, déplora-t-il. Mais ce n'est pas ça le plus grave, ma princesse.

Il garda sur lui une minuscule carte où Élisabeth avait tracé ces mots :

Justin, mon tendre amour,

Au moins, sur le papier, je peux me griser de mots doux, te dire et te redire combien je t'aime. Nous sommes si loin l'un de l'autre que j'oublie sans peine nos liens de parenté et que je suis tout à toi. Sur les pages jointes, je tais mes

MARIE-BERNADETTE DUPUY

Les Larmes de l'Hudson

Août 1905

Depuis quelque temps, Élisabeth et son fils Antonin ont trouvé le calme dans l'appartement de M. Woolworth, situé au centre de Manhattan. La jeune mère a enfin le sentiment de pouvoir passer un moment sans ennuis et le simple fait de retrouver la personne qu'elle considère comme sa vraie famille la réjouit profondément.

Or, un malheur l'accable une fois de plus : son garçon disparaît après avoir échappé à la vigilance de ses proches. La belle orpheline sent sa gorge se serrer, sachant Antonin perdu dans le ventre de la ville qui, un jour, l'a presque avalée. Les souvenirs rejaillissent et se pressent en Élisabeth, lui rappelant les nombreux dangers pour un petit d'à peine cinq ans. Malgré ce chagrin étouffant, aura-t-elle la force d'affronter cette nouvelle épreuve de la vie et les écueils sur son chemin ?

Auteure de grand talent, Marie-Bernadette Dupuy signe une œuvre extrêmement riche et variée, vendue de par le monde.